

Les Catalans et les autres

Mathilde Tubau-Bensoussan

Les Langues Néo-latines n° 173, mai-juin 1965

Au début du printemps dernier, en mars 1964 exactement, paraît à Barcelone un livre au titre énigmatique *Els altres catalans*. Rédigé en castillan, mais traduit et publié en catalan, l'ouvrage ne peut intéresser, semble-t-il, qu'un public restreint car il exige de lui deux conditions : connaître assez le catalan pour bien le lire et s'intéresser aux problèmes sociologiques. En effet, la collection « A l'Abast », dans laquelle paraît le livre, se propose de donner à ses lecteurs « une vision essentielle des réalités et des problèmes du monde » et publie des ouvrages tels que : *Les pays sous-développés* d'Yves Lacoste, *La propagande politique* d'Yves Domenach, *La population* d'Alfred Sauvy, etc. tous sujets fort intéressants mais qui ne touchent pas le grand public, en Espagne surtout. Cependant la première édition est vite épuisée ; en mai paraît la deuxième, la troisième en juin. Fin juillet il devenait difficile de s'en procurer un exemplaire en librairie.

À quoi est dû cet extraordinaire succès ? Au thème du livre d'abord, puisqu'il traite d'un des plus importants problèmes qui se posent à ceux qui habitent en Catalogne et à la façon honnête et généreuse dont l'auteur a su le traiter. Si chaque pays, si chaque ville a son propre visage, celui-ci n'est pas façonné uniquement par le site géographique ou par les monuments ; quelque chose de plus subtil anime l'ensemble, lui confère sa personnalité. N'importe qui, connaissant Barcelone depuis des années, a pu remarquer un changement dans l'atmosphère de la ville et ceci dans les endroits les plus caractéristiques : comme une marée lente, les gens venus du sud ont remonté peu à peu le cours des Ramblas depuis le port jusqu'à la Plaza Cataluña, s'étalant progressivement sur les quartiers adjacents : Santa Maria del Mar, Santa Catalina, Hospital, etc. Si les commerçants sont encore catalans pour la plupart, leurs clients ne le sont plus ; et si Plaza de la Diputació ou Plaza del Rey on danse la sardane certains dimanches et on chante les traditionnels « caramelles » pour Pâques, la Plaza Real, centre huppé au siècle dernier, est devenue maintenant un lieu de rencontre et d'apéritif pour les gens du sud. Peu à peu les Catalans ont déserté les Ramblas en entier, les abandonnant aux immigrants et aux touristes ; ils ne commencent à se sentir chez eux qu'à partir de la Plaza Cataluña. Dans les faubourgs ouvriers de la ville : « Verdu », « la Trinitat », « Can Tunis », « Casas Baratas », on ne trouve pratiquement pas un seul Catalan, de même qu'il n'y a ni manœuvre ni bonne qui soit du pays. Le Catalan a, sans conteste, le plus haut niveau de vie de la péninsule, mais il risque de payer ce bien-être de sa disparition, noyé dans la masse allogène venue des quatre coins d'Espagne. Cependant, ces manœuvres que la misère a chassés de chez eux s'installent définitivement à Barcelone, y fondent un foyer. Les enfants qui y naîtront, que seront-ils ?

Pour Francisco Candel, l'auteur du livre en question, ce sont les « autres Catalans », d'où le titre de son ouvrage, et de leur intégration à la communauté catalane dépend la survie de la Catalogne en tant que région fortement personnalisée. Candel pose le problème en termes clairs, il donne des chiffres : en 1962, il y a à Barcelone 605 600 immigrants officiellement recensés provenant de toutes les régions de l'Espagne. Ils ne retourneront pas chez eux, ils s'installeront définitivement à Barcelone. Ceci signifie que plus d'un tiers des habitants de la ville actuellement sont nés ailleurs et sont considérés par bon nombre d'autochtones comme des étrangers, et ceci explique aussi l'immense audience du livre de Candel ; traitant d'une situation qui

préoccupe tous les Catalans, exposant les points de vue des deux parties, s'aliénant les extrémistes de l'un et l'autre bord, mais ralliant les sympathies des gens de bonne volonté, le livre arrivait à son heure et touchait par la situation même de son auteur : Candel est arrivé à Barcelone à l'âge de deux ans, et – comme il dit lui-même – il n'est donc pas un des « autres Catalans ». Mais il a été élevé, il a toujours vécu dans cette ville qu'il aime, qui est pour lui « sa » ville ; il comprend, il lit le catalan – avant la guerre civile, dans les écoles municipales, l'enseignement du catalan et du castillan allaient de pair –, il n'ose pas le parler à cause de son accent, mais il a de nombreux amis catalans. Il est bien placé pour comprendre les uns et les autres, pour essayer de trouver une solution.

C'est à la fin du siècle dernier, quand Barcelone réalise sa révolution industrielle, que l'immigration commence à arriver par vagues successives. Ce sont d'abord les voisins, les cousins, pourrions-nous dire : majorquins, valenciens, aragonais. Ils s'intègrent très vite, leurs enfants se considèrent et sont considérés comme d'authentiques catalans. Cela est dû surtout à leur nombre relativement réduit qui ne dépasse pas les vingt mille personnes par an. Deuxième vague, plus importante, lors de la dictature de Primo de Rivera en 1921, et venant de plus loin : de Murcie et d'Almería. La construction du métropolitain et les travaux de l'exposition universelle de 1928 attirent une nombreuse main d'œuvre qui s'établit définitivement avec femmes et enfants dans la ville accueillante. Mais les Catalans commencent à regarder avec une certaine méfiance les nouveaux arrivants : beaucoup de leurs enfants sont atteints de trachome, cette maladie des pays sous-développés qui dévore les yeux. Un comportement qu'on pourrait bien qualifier de raciste se fait jour ; les « Murciens » - terme devenu péjoratif et qui comprend tous ceux nés au sud de Valence - n'ont pas d'hygiène, ils sont buveurs, querelleurs, voleurs, assassins, ils mangent le pain des gens du pays..., tous les topiques habituels du racisme. Mais pendant ce temps Barcelone devient une ville magnifique et cela est dû en partie au travail de ces milliers de manœuvres obscurs venus du sud. La plupart d'entre eux vivent entassés dans des baraques en bois et en carton bouilli, aux alentours de la ville, sur les pentes de Montjuich. Mais lors de l'inauguration en 1929, la municipalité donna l'ordre de démolir toutes ces baraques qui enlaidissaient le paysage et relogea tous leurs habitants dans quatre groupes d'immeubles à loyer modéré construits à cet effet. Ce furent les quatre premiers quartiers non catalans de la ville, les plus misérables aussi. C'est là que l'auteur, Francisco Candel, passa toute son enfance. Il appelle les immigrants de cette époque « les immigrants d'avant » et il constate qu'ils se sont bien mieux intégrés que ceux de maintenant, c'est-à-dire ceux arrivés après la guerre. Beaucoup de ces anciens immigrants se sont « catalanisés » à un point tel que certains s'expriment couramment en catalan et ont au contraire de la difficulté à parler le castillan. Leurs fils ou leurs petits-fils dansent la sardane et ont un peu honte de s'appeler Rodríguez ou López. Il n'est pas rare d'entendre ceux qui habitent la capitale catalane depuis trente ans critiquer âprement les nouveaux-venus, leur ressortir le « vous venez manger notre pain ». En réalité, c'est l'immigration massive de l'après-guerre qui a rompu l'équilibre et créé cette situation qui menace toute la Catalogne. Barcelone était capable d'absorber et de « digérer » quelque quinze mille travailleurs étrangers par an, sans altérer sa physionomie propre. Après la guerre civile l'Espagne connut « les années de la faim ». Le pays, décimé par la lutte fratricide, dut vivre en circuit fermé tant que dura la guerre mondiale. Ce n'est qu'à partir de 1950 que le spectre de la famine disparut tout à fait de l'horizon espagnol. Pour un ouvrier agricole du sud la Catalogne apparaissait, à cette époque noire, comme une terre promise où, en travaillant, on pouvait manger à sa faim. Les gens commencèrent d'arriver en nombre impressionnant. En général, c'était les hommes qui partaient en éclaireurs à plusieurs. Les femmes, les enfants, les vieux venaient les rejoindre ensuite. Tous les jours, des trains remplis d'hommes affamés, en quête de travail, arrivaient à Barcelone. Candel cite le cas, qui est loin d'être exceptionnel, d'un garçon de Huelva, province d'Andalousie, venu à pied jusqu'à Barcelone. Son voyage dura un mois. En 1962, les immigrants sont 36 000 pour l'année et la seule ville de Barcelone. Depuis vingt ans qu'ils arrivent ainsi, par villages entiers, il n'est pas surprenant que la ville soit arrivée

à saturation. Ils sont donc allés plus loin, dans les villes industrielles de la Catalogne. Terrassa et Sabadell, par exemple, centres importants de l'industrie textile, ont 55 % de leur population constitués par les immigrants. Candel rapporte une anecdote significative. Dans une vallée perdue des Pyrénées catalanes, un de ses amis rencontre un vieux berger habillé avec l'ancien costume du pays. Voilà sans doute un Catalan cent pour cent, un de ceux qui ne savent même pas parler castillan, pense l'homme de la ville, et il s'adresse à lui dans la langue qu'il croit sienne ; le berger lui répond dans le pur parler d'Almería. A Lérida, 35 % de la population, à Tarragone, 28 %, à Gérone, 15 %, à Sort, 24 % est d'origine « étrangère ».

Les Catalans se sont émus de cette situation. Ils réagissent en demandant, vainement, que le catalan soit enseigné dans les écoles ; en achetant tout ce qui paraît en catalan, alors même que les publications en catalan sont vendues à des prix prohibitifs, en réclamant des chansons catalanes à la radio et à la télévision, en dansant la sardane le dimanche sur les places publiques. Depuis vingt-cinq ans, on a tout fait pour tuer cette langue considérée comme le véhicule de l'esprit séparatiste catalan. Peu à peu, il a fallu renoncer aux mesures de rétorsion trop voyantes ; il n'est plus défendu de parler catalan dans les lieux publics, et les écriteaux « *habla castellano* », « *habla la lengua de l'imperio* » ont disparu depuis fort longtemps. Mais on n'autorise la publication des livres catalans qu'au compte-gouttes, on limite leur tirage, d'où un prix de vente élevé ; jusqu'à présent, on a refusé l'autorisation de paraître aux journaux catalans ; comme revues, il n'y a guère que *Serra d'Or*, imprimée et diffusée par les moines de Montserrat, et qu'il est difficile de se procurer tant est grand son succès. Un seul théâtre, le Romea, joue des pièces catalanes. Et, par-dessus tout, nulle part on n'enseigne la langue du pays. Les enfants nés dans des foyers catalans apprennent oralement cette langue chez eux et n'en parlent pas d'autre jusqu'à l'école. Ils la parlent, c'est entendu, mais ils ne savent ni la lire ni l'écrire. Les enfants des immigrants, bien que nés en Catalogne, ne la parlent ni la comprennent. Où l'auraient-ils apprise ? Pas d'enfants catalans dans leur quartier, dans leurs écoles. Ils savent pourtant, ces « autres catalans », que dans cette terre où ils sont nés des enfants jouent dans une autre langue. Et Candel cite l'exemple de sa propre fille pour illustrer ce que ressentent ces enfants. La fillette demande à son père : « Papa, parle-moi catalan pour que je l'apprenne ». - « Pourquoi faire ? » - « Parce que je suis catalane ! ». Une autre fois, l'auteur visite une école dans un faubourg ouvrier et il demande au directeur combien il y a d'enfants catalans dans une classe de quarante élèves ; - « Très peu, - dit le directeur -, deux ou trois » ; mais les enfants ont entendu la question, et plus de la moitié de la classe lève la main en s'écriant : « Je suis catalan, monsieur le directeur ».

Les Catalans se posent aujourd'hui deux questions : Y aura-t-il encore des Catalans au vingt-et-unième siècle ? Est-ce que la langue et le patrimoine culturel resteront vivants, ou bien deviendront-ils langue et culture mortes dont seuls quelques rares spécialistes détiendront la connaissance ? A la première de ces questions, Francisco Candel apporte une réponse optimiste : les hommes et les femmes nés sur cette terre se sentent catalans, donc ils le sont. Il est plus difficile de répondre à la deuxième question. J'ai déjà dit qu'actuellement tout ce qui paraît en catalan est vite épuisé. Ajoutons que dans les librairies, grammaires et dictionnaires catalans sont très demandés. La poésie catalane est florissante - même à Paris a paru en 1963 un poème de Salvador Espriu intitulé *La pell de brau*, aux éditions du Ruedo Ibérico -. Les prix littéraires destinés à récompenser romans et pièces de théâtre écrits en catalan se multiplient. Mais ce ne sont là que des palliatifs. Le seul remède, celui que Candel préconise, c'est de faire des « autres Catalans », des Catalans à part entière. Des écoles où ils apprendraient, comme l'auteur dans son enfance, les deux langues, les deux histoires, les deux littératures. « Peut-être, dit-il, dans les générations futures, le catalanisme sera dans les mains de ces « autres Catalans ». De cette terre forte, noble et rénovatrice qu'est la Catalogne émane une puissante sève de liberté et, en même temps, un attrait formidable qui devient affection fanatique envers elle. Les « autres Catalans » se verront appelés à remplir une étrange mission : la revalorisation de la nouvelle Catalogne et la Catalogne sera sauvée, une fois de plus ».

Ce livre au langage simple et direct, essai et reportage à la fois, aidera peut-être à dissiper les malentendus et la suspicion mutuelles qui séparent les deux communautés. Le catalan, libéral, pondéré, travailleur, économe, regarde avec méfiance, ces nouveaux venus ; leur nombre augmentant sans cesse, la méfiance devient peur et la peur engendre les barrières ; on la cache derrière le mépris et la morgue. L'immigrant, lui admire, et souvent à contre-cœur, les qualités et la réussite du Catalan, mais il se plaint de l'attitude arrogante de celui-ci. « Une bonne affaire, ce serait d'acheter un Catalan à son prix réel et de le revendre au prix qu'il croit valoir », disent certains. « Les Catalans, non seulement savent ce qu'ils valent, mais ils le font savoir aux autres », dira un des immigrants que Candel a interrogés. Vanité, orgueil, c'est le grief numéro un que les immigrants font aux Catalans. Ajoutons-y égoïsme, froideur et avarice. Ces gens sont venus poussés par la nécessité, mais ensuite ils se sont attachés à la terre qui les a nourris, et ils souffrent de ne pas être adoptés, mais seulement tolérés. Cependant derrière cet orgueil catalan, il y a peut-être une ancienne blessure : ces agents du pouvoir central qui, depuis des siècles, disent aux Catalans : « habla cristiano », « no ladres », ces gens qui ricanent depuis toujours devant la sardane « Voilà les ours qui dansent », tout ce mépris venu de Madrid et que les Catalans, mortifiés, rendent aux Espagnols. C'est pour cela qu'un livre comme celui de Francisco Candel est utile, témoignage d'un non-Catalan en faveur d'un rapprochement de tous ceux qui vivent en terre catalane et de l'abolition de toutes les barrières. Et il était important que les Catalans sachent que les enfants des immigrants se sentent et se veulent catalans ; cela doit les rassurer quant à l'avenir de la Catalogne.

P.S. - Le livre continue sa carrière triomphale. Il en est il sa 7^e édition en catalan et vient de paraître en castillan. C'est la première fois depuis la guerre qu'un ouvrage connaît une telle diffusion en Catalogne. A tel point que l'auteur a été invité par l'Association des Amis de Gérard Philipe à venir parler de son ouvrage, au théâtre municipal de Saint-Denis le 28 mai dernier, et il l'a fait devant une salle comble, composée dans sa majeure partie d'émigrés espagnols et catalans d'hier et d'aujourd'hui. Cet ouvrage est en cours de publication en Allemagne et en Hollande, et il serait souhaitable de le voir publier en français, les problèmes de l'immigration se posant un peu partout dans les mêmes termes.

LES LANGUES NÉO-LATINES

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA SOCIÉTÉ
DES LANGUES NÉO-LATINES